



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Assez nous avons donné la description des étoffes les plus nouvelles, les plus élégantes que la mode ait conçues pour cet hiver. Nous avons assez détaillé les coupes des chapeaux, parlé des plumes, des bijoux, des écharpes qui doivent apparaître sur les épaules des femmes; occupons-nous aujourd'hui de l'ensemble de ces choses, mille fois plus jolies encore par l'harmonie de leur élégante réunion; car voici tous les salons qui s'ornent de fleurs, qui s'éclairent de mille bougies. Voici des accords délicieux qui appellent à la danse, les bouquets naturels, et les larges éventails qui s'agitent dans de gracieuses petites mains; il est tems de surprendre la mode dans son complet, de la décrire dans son piquant ensemble: nous citerons pour exemple quelques toi-

lettes aperçues dans une des plus brillantes réunions qu'on ait encore vues.

— Une robe en velours vert-lumière avait un corsage à pointe, orné de brandebourgs, terminé au bas par une magnifique cordelière; les manches à double sabot, séparées au milieu par une cordelière, dont les bouts ornés de glands retombaient sur le bras. Sur la tête un petit chapeau de gaze rosée orné d'une grosse rose, et ayant sous la passe une guirlande de petites roses placée à la *Berthe* sur les joues.

— Une robe en satin d'Afrique fond paille, brodée d'un semé de bouquets ponceau et verts. Une écharpe de blonde, une coiffure composée de coques de rubans ponceau, formant des touffes de chaque côté du front et par derrière la tête. Ces touffes étaient serrées aux pieds par des bracelets d'or et de pierreries.

— Une robe de satin vert-uni, ornée

au bas d'une superbe guirlande de fleurs, en relief de velours vert formé dans l'étoffe. Le brillant du satin et le mat du velours faisaient un effet admirable. Le corsage drapé était orné sur le devant de trois attaches en perles, retenues par des rangées de perles qui flottaient un peu sur le corsage, les attaches étant placés à distances égales depuis le haut des draperies jusqu'à la pointe au bas du corsage. La coiffure était toute de perles tressées dans les cheveux; ces tresses, formant *clotilde* autour du visage, allaient parfaitement à la physionomie.

— Une robe en satin du Japon gris-perle semé de bouquets bleus et argent. Corsage drapé, d'où dépassait un corsage de blonde à riches dessins; pour coiffure une plume blanche placée de côté et une rivière de diamans sur le front.

— Une robe en satin damassé couleur de chair, à dessins rouges et noirs. Ces nuances bizarres étaient d'un effet sévère et distingué, que relevait encore la forme de la robe, ouverte par devant et retenue de chaque côté par des coques de rubans qui faisaient former des draperies au jupon de la robe. Celui de dessous était en moiré blanc avec trois falbalas de blonde; le corsage à pointe. Une mantille de blonde autour des épaules. Pour coiffure un oiseau de paradis, et des boucles demi-longues et très-écartées, tombant en touffes sur les oreilles.

— Une jeune femme blonde portait une robe en satin rose uni, relevée sur le côté du jupon par une guirlande de roses brunes, faites en velours, avec le feuillage noir. Cette guirlande, qui se prolongeait en diminuant vers la ceinture, formait un cordon autour du corsage, ce qui allait parfaitement à la peau. Les manches étaient formées de crevés marqués par une rose brune. Sur la tête un cordon de roses, roses et brunes.

— Une robe en satin fond jaune, sur laquelle étaient brodées des guirlandes de fleurs de toutes couleurs, formant colon-

nes; sur ces guirlandes serpentaient des rubans en satin bleu, dont les zigzags étaient cousus afin de ne point flotter. Ce genre, très-antique, offrait une nouvelle originalité. Le jupon de cette robe était ouvert des deux côtés, et l'étoffe, ainsi séparée, était rapprochée par un ruban placé en zigzag, et laissant apercevoir à travers les intervalles la robe de dessous. Le corsage à pointe était orné de nœuds. Sur la tête un élégant chapeau de crêpe blanc, orné de plumes blanches.

— Une robe en gaze blanche, brodée en soie blanche et nouée sur le côté avec des rubans de satin, dont la largeur diminuait graduellement vers la ceinture. Les manches courtes étaient recouvertes d'une forêt de petits nœuds très-rapprochés. Pour coiffure, une guirlande de *ne m'oubliez pas* tournés en *clotilde* de chaque côté des joues, et remontant vers le nœud de coque de cheveux placé très en arrière.

— Une robe en mousseline des Indes unie, sur laquelle flottaient les longs bouts d'une ceinture qui partait des épaules, sur lesquelles elle était fixée par des nœuds de page retombant sur les manches. Un cercle de ce même ruban entourait la taille. Ce qui rehaussait cette simplicité, c'était la richesse du ruban en gaze noire broché en superbes dessins arabesques or, argent et soie de toutes couleurs, qui, ainsi entourés, semblaient des pierreries. La coiffure répondait parfaitement à ce genre; elle était composée de petites aigrettes de pierreries placées avec beaucoup de goût dans les cheveux, et d'un nœud de rubans semblable à celui de la robe, placé très de côté, et ayant de longs bouts retombant sur le cou.

— Dans les plus nouvelles toilettes, on emploie beaucoup de mantilles en blonde de laine, charmante invention sortie des magasins de M. Violard*, qui sait donner à tous ces charmans articles les coupes

* Rue Choiseul, n° 2.

les plus en harmonie avec la mode. Les mantilles dont nous parlons ne forment aucun pli et s'élargissent sur les épaules en manière de pèlerine, par la seule disposition de leur travail. Nous ajouterons aussi que les plus jolies robes en blonde et ouvertes que nous ayons vues sortaient de chez M. Violard ; les dessins et la blancheur y sont remarquables. Nous pourrions en citer une à demi-queue, doublée de satin rose, qui était d'une telle beauté que seule elle eût suffi à la réputation de cette maison, si bien connue du monde élégant.

— On voit toujours force petits bracelets, les uns ornés d'un camée, les autres d'une belle pierre, ou d'un carré d'émail sur lequel sont incrustées des perles ou des opales.

— Parmi les bracelets de fantaisie on en remarque formés d'un simple cercle d'or, au milieu duquel est un petit médaillon renfermant des cheveux. A ce médaillon est attaché, par une petite chaîne, un cœur en or ou pierrerie qui tombe presque sur la main.

— Les cercles d'or si employés pour bandeau de coiffure sont maintenant ornés de pierreries sur le front.

— On voit beaucoup de bijoux en émail et opale ; on y ajoute même de petits diamans. Cet assemblage est très-joli et fort à la mode.

LES LAMBADYS.

Un vent furieux soulevait les vagues de la mer qui se brisaient sur le rivage avec un sourd murmure, des colonnes de sable traversaient les airs et faisaient craindre aux caravanes d'être englouties dans un de ces terribles tourbillons.

Villemon, jeune naturaliste, accompagné de sa femme qui avait voulu partager les dangers que l'amour de la science imposait à son époux, s'était joint à une ca-

ravane qui se rendait à Agra, et devait traverser une forêt habitée par les Lambadys, tribus d'Indiens errans dont la profession est le brigandage.

Les voyageurs, prévenus des mauvaises intentions des Lambadys, étaient tous munis d'armes et se préparaient à faire bonne défense en cas d'attaque, mais personne n'avait songé aux orages qui ravagent fréquemment ce pays. Celui qui venait d'éclater les consterna. Ils se trouvaient encore dans la plaine et craignaient, non sans raison, d'être entraînés dans cette mer de sable qui obscurcissait l'horizon.

« Hâtons-nous, dit l'un des Indiens, guides de la caravane, dans une demi-heure nous aurons atteint la forêt qui nous offrira un refuge. »

Et les chevaux, pressés plus activement, marchèrent avec rapidité, malgré la frayeur que leur causaient les roulemens du tonnerre et les brillans éclairs qui passaient devant leurs yeux.

On salua d'un cri de joie les bambous qui bordaient l'entrée de la forêt, et les voyageurs s'abritèrent sous les figuiers du Banian, qui, d'après l'opinion des Indiens, préservent des effets du tonnerre.

Des esclaves allumèrent un grand feu autour duquel chacun fit sécher ses vêtemens, tandis que d'autres esclaves se répandirent aux environs pour voir s'ils ne découvriraient point quelque village.

Les voyageurs s'arrangeaient de leur mieux en attendant un meilleur gîte, quand des gémissemens plaintifs attirèrent leur attention.

« Qu'est-ce que cela ? dit l'un d'eux, il me semble entendre les cris d'un enfant.

— Sans aucun doute, » reprit un autre.

Et les accens plaintifs devenaient plus distincts.

On se mit à chercher d'où provenaient les cris qui continuaient de se faire entendre. Les uns regardaient dans les branches d'arbres s'ils n'apercevaient point un berceau suspendu ; d'autres, écartant les lianes qui s'enlaçaient, espéraient trouver

derrière l'espèce de rideau formé par elles l'objet qui les occupait ; mais on ne voyait rien et la faible voix continuait d'implorer du secours.

« Ciel ! s'écria tout-à-coup Villemon , j'ai manqué d'écraser la pauvre créature. »

Plusieurs personnes se précipitèrent vers lui : elles aperçurent un petit enfant qui paraissait comme enseveli dans une espèce de tombe creusée exprès pour lui servir de berceau. Cette tombe était garnie d'une couche de feuilles de l'arbre appelé teh ; ces feuilles , couvertes d'aspérités , avaient déchiré la peau trop tendre de l'enfant , dont les pleurs et le sang coulaient sur la conche homicide.

Bientôt on vit une femme couverte de toiles grossières accourant vers le trou d'où l'enfant avait été tiré ; elle jeta précipitamment la provision de racines qu'elle venait de recueillir dans le bois , et frappant ses mains l'une contre l'autre , elle fit une exclamation de douleur en voyant déserte la place où elle avait laissé son enfant ; puis , apercevant les voyageurs , elle s'approcha d'eux d'un air inquiet et courroucé.

« Enfant à moi , dit l'Indienne en se saisissant brusquement de la petite fille , qu'elle embrassa avec de vifs transports. »

Elle retourna vers le singulier berceau , étreignant fortement sa fille dans ses bras ; puis , tournant le dos aux voyageurs , elle présenta le sein à son enfant en la berçant d'un chant monotone. Et l'enfant ne pleurait plus , et elle souriait à sa mère.

Un homme aux traits rudes , à la démarche ignoble , rejoignit cette femme. C'était son mari qui l'avait vue quitter le travail pour aller auprès de son enfant , et qui venait lui dire de retourner à la recherche des racines qui faisaient leur nourriture.

Quelques mots que traduisirent les esclaves indiens firent connaître aux voyageurs que cet homme menaçait sa femme de la frapper , si elle n'obéissait , ce que la malheureuse refusait de faire dans la

crainte que les voyageurs ne lui enlevassent son enfant.

Après un débat animé entre les deux époux , le mari , regardant sa femme d'un air furieux , lui adressa d'infâmes injures , et , lui arrachant son enfant , il le remit dans le trou et se préparait à entraîner sa femme malgré la résistance et les larmes de celle-ci ; mais Villemon , suivi de deux autres hommes , vola au secours de la pauvre Indienne et força son brutal époux de la laisser libre.

Le brigand , car c'était un Lambady , fut contraint de céder à la force en s'éloignant ; il vomit d'horribles imprécations contre sa femme et ceux qui venaient de la soustraire à sa brutalité.

Grâce à la halte que venaient de faire les voyageurs et au feu qui avait séché leurs vêtements , ils se sentaient disposés à se remettre en marche , quand plusieurs Lambadys se présentèrent ayant à leur tête le mari de l'Indienne. Un double motif les conduisait : ils voulaient ramener la révoltée et déponiller , s'ils le pouvaient , les voyageurs ; mais ceux-ci firent bonne contenance. L'Indienne , dominée par la frayeur que lui inspirait le prompt retour de son époux , s'était réfugiée près de M^{me} Villemon , en s'écriant :

« Cachez , cachez enfant ; eux tueraient lui pour punir moi. »

M^{me} Villemon plaça l'enfant parmi les bagages et resta tremblante spectatrice du combat qui s'établit entre les voyageurs et les brigands. Le mari de l'Indienne tomba la tête fracassée par le coup de pistolet que lui tira Villemon. La rage des Lambadys s'en augmenta , et peut-être eussent-ils eu l'avantage , si l'arrivée des esclaves qu'on avait envoyés à la recherche de quelque habitation n'eût augmenté les forces des voyageurs et décidé leur victoire.

En se retirant , les Lambadys s'étaient saisis de la malheureuse Indienne qui faisait retentir la forêt de ses cris. Cette fois Villemon et ses compagnons essayèrent en

vain de la rendre libre ; il y aurait eu trop de danger à s'enfoncer dans le bois où d'autres Lambadys pouvaient rejoindre les premiers.

D'après les renseignemens donnés par les esclaves, on se dirigea vers un petit village situé à une lieue de là. Après y avoir fait quelques provisions et augmenté la troupe d'un certain nombre d'hommes qui s'engagèrent à prêter main-forte dans le cas où une nouvelle attaque aurait lieu dans la forêt, les voyageurs y entrèrent de nouveau. M^{me} Villemon aurait voulu garder l'enfant qu'elle avait pris sous sa protection ; mais c'eût été augmenter les embarras du voyage. Elle se décida, d'après les observations qui lui furent faites, à le confier aux soins d'une femme qui habitait le village et qui se chargea de l'enfant moyennant une somme qui lui fut donnée.

Le ciel était devenu serein et de vifs rayons de soleil illuminaient çà et là quelques parties du bois. On marchait depuis deux heures et déjà la plaine s'offrait à la vue, lorsqu'un bruit étrange vint frapper l'oreille des voyageurs. On s'arrête, on écoute, et la terreur passe dans les âmes, aux accens rudes et coupés d'un chant infernal que domine parfois un long cri d'angoisse ; mais alors des rires atroces, des éclats de voix plus affreux étouffent à leur tour cette lugubre plainte.

Après un moment de délibération et un rapide examen des armes dont peut-être on allait avoir à se servir, la caravane tourna ses pas vers le lieu d'où partaient des sons si étranges.

Le masalchi ou porte-flambeau était l'homme de la troupe qui connaissait le mieux cette forêt ; il marchait le premier, dirigé par les cris qui ne discontinuaient point. Il arriva avec les voyageurs dans un enfoncement du bois qui ressemblait à une petite vallée. Là, s'offrit à leurs yeux une épouvantable scène qu'éclairaient d'une teinte de sang les rayons enflammés d'un soleil couchant.

Une fosse avait été creusée entre deux cocotiers, et la victime du sacrifice impie était enterrée vive jusqu'au cou. Une espèce de lampe faite de farine, où brûlaient quatre mèches ardentes, couronnait la victime qui, pendant cet horrible supplice, faisait entendre d'effroyables lamentations. Les cruels Lambadys dansaient en cercle autour d'elle, épiaient avec une atroce joie les cris d'une douleur sans nom.

Les voyageurs ne comprirent d'abord rien à ce qui se passait sous leurs yeux. Cette tête sortant du sein de la terre, défigurée par la souffrance, coiffée d'une affreuse lumière, et d'où sortaient des cris désespérés, produisit dans leur esprit mille pensées indistinctes et confuses ; mais les Indiens de la caravane connaissaient l'usage cruel des Lambadys de sacrifier à leur divinité des victimes humaines, ils s'élancèrent sur les brigands en criant aux voyageurs :

« Délivrez cette femme, sortez-la du tombeau ! »

La vue de deux agens de l'autorité qui se trouvaient parmi les gens de la caravane effraya les Lambadys. Quelques-uns d'entre eux qu'on était parvenu à arrêter avaient été condamnés au supplice des malfaiteurs. Ce souvenir, l'infériorité de leurs forces, décidèrent leur retraite ; ils s'enfuirent dans l'épais du bois sans songer à la victime qui déjà était retirée de la tombe.

C'était la malheureuse Indienne que les Lambadys sacrifiaient à leur dieu, pour la punir de sa révolte envers son époux et de la mort de celui-ci.

Aux tortures de la douleur avait succédé chez elle une sorte d'anéantissement ; elle regardait d'un œil morne et fixe les personnes qui l'entouraient. Cependant, quand M^{me} Villemon s'approcha d'elle, en lui adressant des paroles de bonté, l'Indienne la reconnut, sa physionomie s'anima. « Rendez l'enfant, » dit-elle.

Le masalchi apprit à l'Indienne que son enfant était resté dans le village. Elle

voulut se lever pour aller le chercher ,
mais elle retomba sur la terre.

M^{me} Villemon, touchée du sort de cette
pauvre femme, lui dit que si elle voulait
la suivre en France, elle la prendrait à
son service. L'Indienne n'avait connu que
la douleur dans son pays, elle tremblait
de retomber au pouvoir des Lambadys :
ces motifs l'engageaient à accepter la pro-
position de M^{me} Villemon, mais elle ne
pouvait se décider à abandonner son en-
fant.

Ces divers sentimens se peignaient sur
ses traits; Villemon lui dit alors que, de-
vant à leur retour passer par ces lieux,
elle pourrait reprendre son enfant et l'em-
mener en France avec elle. L'Indienne
ne balança plus, elle leva sur M^{me} Ville-
mon un regard plein d'espérance et se
dévoua tout entière à ses maîtres.

Deux mois après, l'Indienne retrouva
son enfant; heureuse, elle suivit avec joie
ses protecteurs qui trouvèrent constam-
ment en elle le zèle ardent d'une pro-
fonde reconnaissance.

M^{me} JOSÉPHINE LEBASSU.

Poésie.

Chaque département a maintenant ses
publications, son monde, ses annales lit-
téraires. La province a conquis des droits
irrécusables aux brillantes réputations, et
l'esprit a prouvé qu'il était de tous les
domaines, et que le succès venait trouver
le mérite partout où il a le bonheur d'é-
clorre.

Nous citerons aujourd'hui quelques
stances d'une pièce de vers adressée à
M^{me} Desbordes-Valmore, dans la *Revue
littéraire du Calvados*, et l'on pourra ju-
ger par cet extrait de l'intérêt de ce nou-
veau recueil.

A M^{me} DESBORDES-VALMORE.

Je ne sais quel instinct porte toujours mon âme
Aux lieux où vous vivez de douleur et de flamme,
Où vous embaumez l'air de mélodieux chants,

Où vous vous épanchez en suaves alarmes,
Où vous créez des sons de tendresse et de larmes,
Aussi sublimes que touchans!

Jamais soupirs plus purs ne sont nés des orages
D'un amour plus fertile en pénibles nuages;
Nul sentiment plus vrai jamais ne s'exprima.
Jamais plus vive ardeur, plus éloquent martyre
Ne se sont révélés d'un cœur plein de délire
Que pour aimer le ciel forma!

Aussi n'êtes-vous pas de ces nobles natures
Qui de l'aveugle sort subissent les injures
Sans envier jamais un vulgaire bonheur;
Vous trouvez en votre âme un baume sans mélange;
Car vous avez en vous de la femme et de l'ange!
Votre lyre, c'est votre cœur!

Trop divin, trop brûlant pour nos tièdes rivages,
Ce cœur, environné de respects et d'hommages,
Tantôt s'élève au ciel, tantôt gémit tout bas.
Peu soucieux de gloire et de pompe et de fêtes,
Il sait combien la vie, hélas! a de tempêtes,
Combien l'amour a de combats!

En débris de lui-même il épand ses souffrances,
La volupté des cieux nourrit ses espérances;
Il bat de souvenir, il vit de dévouement.
Sur ce monde mobile où toute barque est frêle,
Tout espoir mensonger, tout bonheur infidèle,
A-t-il trouvé son aliment?

Pourtant, près d'un époux, et d'enfans couronnée,
On dit qu'un rayon luit sur votre destinée,
Et que votre nacelle est dans un heureux port.
D'où vient donc ce besoin de plaintes incessantes?
Les douceurs d'ici-bas sont-elles impuissantes
Pour réenchâter votre sort?

Ah! c'est que le poète a des trésors de larmes
Dont il baigne la vie et ses maux et ses charmes!
Il aspire, il aspire, il aspire toujours!
Au-delà du nuage il agite son aile:
Il veut ravir aux cieux une flamme éternelle
Pour éterniser ses amours.

Les êtres qu'il adore et dont il fait sa vie,
Il veut les entourer d'un bonheur qu'il envie
À ceux qui n'ont plus rien des humaines douleurs.
Une énigme fatale occupe sa pensée,
Il en cherche le mot sur sa lyre froissée,
Oracle de tous ses malheurs!

Pour moi qui fus nourri par la mélancolie,
Je ne porte à mon front qu'une étoile pâlie;
Les feuilletés de mon cœur je les disperse en vain.
Seulement quelquefois une brise odorante
Rafraîchit ma blessure, et son haleine errante
Y répand un parfum divin.

C'est un frère éloigné qui, vous ayant comprise,
Vous envoie un écho de sa muse indécise:
L'hommage le plus humble oser monter aux cieux!...
Mais on est malhabile à consoler sans doute,
Quand, déchiré soi-même aux ronces de la route,
On a des larmes dans les yeux?

Alphonse LE FLAGUAI.

ARTS.

M. Ingres obtient en ce moment un succès qui justifie sa haute réputation : ce n'est pas un de ces succès de monde faisant grand bruit, agitant maintes petites coteries : c'est un succès d'artiste, un succès qui, pour ainsi dire, ne sort pas de son atelier, trop petit pour contenir la foule de gens distingués qui viennent admirer le magnifique portrait de M. le comte Molé. Ce tableau est une des plus belles peintures de notre école moderne ; il est inutile de dire que la ressemblance est parfaite, de même que le dessin et le modèle sont d'une sévérité et d'une vérité étonnantes. Annoncer que ce portrait sort du pinceau de M. Ingres, c'est exprimer tout cela ; mais ce qu'il faut signaler, c'est que le coloris de cet ouvrage est plein de chaleur, et que nous ne voyons pas ces tons gris et froids qu'on reproche peut-être avec raison à cet artiste. M. le comte Molé se repose sur un bras, et de l'autre main il tient son lorgnon ; la pose est des plus naturelles, et les détails sont d'une exactitude extraordinaire. M. Ingres, avant de partir pour l'Italie, voulait nous laisser une des plus belles productions de son talent, et en cela il a complètement réussi ; nous regrettons cependant qu'il ne nous soit pas permis de contempler ce chef-d'œuvre au salon prochain, mais nous espérons que ce célèbre artiste nous enverra de Rome quelques grandes productions dignes de soutenir un nom déjà illustré par tant de beaux ouvrages.

A. THERSUDE.

THÉÂTRES D'ITALIE.

On citera un jour dans les fastes du théâtre l'enthousiasme que M^{me} Malibran a excité dans le public milanais. Lorsque la dernière représentation où elle parut fut terminée, elle fut appelée dix-huit fois sur le théâtre, au milieu des applaudisse-

ments les plus frénétiques, et des couronnes de laurier qui tombaient à ses pieds. M^{me} Malibran, entraînée par un mouvement plein de passion et de reconnaissance, embrassa à plusieurs reprises une de ses couronnes, et témoigna ainsi ces adieux qui laisseront long-tems un puissant souvenir. Dès cet instant, on n'entendait retentir dans tous les salons de Milan que ces mots remplis d'enthousiasme et de regrets : *Elle est partie !*

Mais tandis que cette expression pleine de deuil se répète à Milan, l'allégresse s'est répandue au théâtre Saint-Charles de Naples, où M^{me} Malibran est venu moissonner de nouveaux triomphes, et compléter les palmes de cette couronne, que l'harmonie lui décerne sur tous les points du monde. Jamais cette célèbre artiste ne put apparaître dans une sphère plus digne d'elle, car la composition des sujets du théâtre Saint-Charles est admirable aujourd'hui. M^{mes} Rougé de Begnés, Verger, Tacchinardi, Delferre ; MM. Dupré, Pizzazzi, Crespi et Porto, forment un ensemble ravissant, et bien fait pour satisfaire cette exaltation passionnée que les Italiens apportent à leur théâtre. Les pièces en grande faveur en cet instant au théâtre Saint-Charles sont : *Parisina*, *Buondelmonte*, *I Capuletti*, *il Pirata*, *Beatrice*. Un tel répertoire, de tels acteurs, un théâtre aussi splendide que Saint-Charles, des femmes aussi vives, aussi brillantes de parures et de regards que celles qui se réunissent dans cette salle célèbre, forment un aspect d'un éloge tout à part, car il ne saurait se représenter dans aucun autre lieu de la terre.

M^{me} Pasta obtient en cet instant, à Bologne, les succès les plus brillants. Ce sont des salves de braves qui l'accueillent, lorsqu'elle paraît dans la *Fausta* de Donizetti. Elle est la reine de la saison, le point de mire d'admiration de tous les dilettantes.

Théâtres.

Au Théâtre-Français, *Lord Byron à Venise* est apparu sous un fâcheux aspect. M. Ancelot, auteur de cette nouvelle pièce, en nous montrant lord Byron bon père, bon époux, a dérouter toutes les impressions plus romantiques que nous avaient données l'existence et les ouvrages du poète : placé sur notre scène, nous l'y attendions avec cet entourage d'exaltation, de magie, qui constitue presque toutes les actions de sa vie; mais bien loin de tout ce prestige, on ne trouve que des tableaux fades, des situations peu piquantes.

L'auteur a toutefois montré dans cet ouvrage un vrai talent de poète : nous en donnerons un aperçu par quelques vers, cités parmi plusieurs belles tirades qui ont été vivement applaudies.

Je suis né sur un sol où l'homme est fier de naître.
La haine m'a proscrit, je pars... Un jour peut-être
On y viendra chercher l'empreinte de mes pas !...
Terre de mes aïeux, je ne te maudis pas !
Mais que mon cœur se glace avant que je t'oublie !
Pays aimé du ciel, noble et belle Italie !
Que j'ai versé de pleurs sur ta captivité,
Vieux berceau de la gloire et de la liberté ?
Ah ! de grands souvenirs mère auguste et féconde,
Ton histoire fatale est l'histoire du monde.
La liberté se lève, elle règne ! sa voix.
Éveille un peuple enfant.
.....
Mais les rauques accens des esclaves du Nord
Réveilleront un jour ton vieux lion qui dort ;
Et, lorsque demandant du sang au lieu de larmes,
De longs rugissemens t'appelleront aux armes
Pour d'autres opprimés, mort en d'autres climats,
Au fond de mon cercueil je ne t'entendrai pas !
De mon dernier adieu souviens-toi donc, Venise !
On ne doit point pleurer sur sa chaîne !... on la brise !

— On vient de recevoir à l'Opéra-Comique une pièce en trois actes, intitulée :

le Chevalier Noir, dont la musique doit être composée par un lauréat de Rome. En attendant, le *Châlet* partage avec le *Marchand Forain* les faveurs de la vogue, et, avec le *Pré aux Clercs* ou *Lestocq*, attire tous les soirs la foule au théâtre de la Bourse.

— On annonce comme devant être engagée dans un de nos théâtres, M^{me} Sainville-Gay, élève du Conservatoire, qui vient de passer six ans en Italie, où elle a été vivement applaudie sur le théâtre *della Scala*, *della Pergola*, etc. C'est une cantatrice, une actrice formée ; et quel que soit le plaisir que l'on trouve à *espérer*, jouir est aussi quelque chose de très-satisfaisant pour les dilettantes.

—Au Gymnase, une pièce charmante, intitulée *le Père et la Fille*, vient d'ajouter encore un succès de plus au nom de M. Scribe. Tout, dans cette charmante composition, inspire intérêt, plaisir, attendrissement, et on peut la compter, ainsi que la nouvelle pièce intitulée *Estelle*, comme une nouvelle richesse au répertoire de ce piquant théâtre.

— Sur le Mississipi, navigue en ce moment une troupe d'acteurs anglais qui établissent leur théâtre sur des bateaux plats, et vont ainsi de plantation en plantation, de ville en ville, jetant l'ancre partout où il y a probabilité de succès. L'idée de ce théâtre flottant appartient à la famille Chapman ; mais déjà cette idée a éveillé la rivalité d'une nouvelle troupe qui se propose d'exploiter le fleuve d'un autre côté.

A ce Numéro sont jointes les planches 1109 et 1110.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

Modas de Paris.

15 Novembre 1834.

N^o 1109.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 21 près le passage de l'Opéra.

Toque en gaze et Robe en satin broché garnie de gaze et Rubans.

M^{me} Célène-Martin place Vendôme.

Ayuntamiento de Madrid

Wool, J. & J. Fuller N^o. 34 Redditch Place London.

Modes de Paris.

25 Novembre 1834.

N^o 110.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Coiffure à l'antique par Crisat rue de l'Odéon 33.

Coiffure au moyen âge par Hamelin rue neuve des petits Champs.

Touque en Velours M^{me} Armandel rue d'Alger 12.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34. Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid